MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE BRUXELLES

1907

I

D^r VICTOR JACQUES.

QUELQUES COTÉS DE LA VIE CHINOISE.

(Séance du 25 février 1907.)

Par ce temps d'expansion mondiale qui court, il n'y a presque pas de semaine où l'on ne puisse entendre une conférence ou lire quelque travail sur la Chine.

Je n'ai donc pas la prétention de découvrir la Chine devant vous. Mais la causerie que je vais avoir l'honneur de faire présentera un côté particulier que vous apprécierez, je l'espère, quand vous saurez quelle en est l'origine.

Il y a six ans, je demandais à un de mes amis, qui habitait la Chine et qui était revenu pour quelque temps en Belgique, s'il ne pouvait venir nous raconter, un jour ou l'autre, à la Société, ce qu'il avait vu en Extrême-Orient. Il m'objecta naturellement le manque d'habitude de parler en public, l'absence de documents, etc. Devant mon insistance, il finit par me promettre de réunir, lors de son retour là-bas, quelques notes et de me les envoyer, me laissant libre d'en faire ce que je jugerais bon.

Il a tenu sa promesse. Il y a trois mois, je recevais de Canton un volumineux paquet qui ne laissa pas de m'intriguer tout d'abord. C'étaient les notes de mon ami. Ce n'est donc pas moi qui parle ce soir, après avoir fait une compilation plus ou moins satisfaisante de tout ce que l'on sait sur la Chine ; mais c'est un témoin de la vie chinoise, et je laisserai à son discours son style, son humour, sa saveur spéciale.

Vous me direz, quand j'aurai terminé, si j'ai bien fait de croire que ces notes sont intéressantes quand même et si elles vous

auront dit des choses, que vous connaissez sans doute, autrement qu'elles ne vous ont été dites par d'autres.

Ces notes ont surtout rapport au mandarinat et à la femme. Je pense que l'on ne pouvait choisir meilleur thème pour étudier l'état moral actuel de la Chine et pour se rendre compte des réformes que nécessite l'avenir de cet immense empire de 400 millions d'hommes.

Ceci dit, j'entre immédiatement dans le cœur de mon sujet.

On nomme communément la Chine l'Empire céleste ; mais elle n'a rien de commun avec le paradis.

D'abord tout semble paradoxal à l'étranger qui visite la Chine pour la première fois.

Si vous pouviez étudier les Chinois de près, vivant avec eux, parlant leur langue, analysant leurs paroles et leurs actions, scrutant leurs pensées, examinant leurs œuvres, touchant leurs productions, vous seriez frappés du contraste qui existe entre leur mentalité et la nôtre, entre leurs habitudes et les nôtres, et vous seriez surtout très étonnés de la grande différence qu'il y a, en toutes choses, entre l'apparence et la réalité.

Par exemple en ce qui concerne les contrastes, je puis vous en donner quelques-uns :

La boussole marque le sud ; l'Empereur tient sa cour la nuit, vers 2 heures ; la gauche est la place d'honneur ; un mandarin met sa pelisse à l'envers, la fourrure en dehors ; un bourgeois met son gilet sur son pardessus ; le dîner commence par le dessert et finit par le potage ; dans les dîners de cérémonie, on mange en chapeau et en pelisse ; entre amis, lorsqu'il fait chaud, on se met à l'aise ne conservant que le pantalon et parfois la chemisette ; on commence un livre là où nous plaçons la dernière page et l'on écrit une lettre de haut en bas et de droite à gauche ; dans leurs cercueils, les morts partent la tête en avant ; le deuil est blanc et les cochons sont noirs ; enfin, quand un Chinois a bien mérité de la patrie, l'Empereur lui donne une veste.

En ce qui concerne la différence qui existe entre l'apparence et la réalité des choses, on peut dire que rien de chinois ne supporte un examen approfondi ; matériellement, rien n'est fini, achevé, perfectionné, ajusté, rien n'est solide ; moralement, rien n'est vrai, rien n'est sincère. Dans leurs produits comme dans leurs actions, les Chinois ne nous offrent que du clinquant, du vernis, du tape-à-l'œil.

Le tout attire, la partie décourage. Le dessus est brillant, le dessous grossier. L'extérieur fascine, l'intérieur désappointe.

Examinez une étoffe : la couleur en est voyante, jolie, délicate ; mais le fil en est grossier, inégal, mélangé. On ne peut trouver deux pièces de soie absolument pareilles, ni une pièce de soie faite de fil uniforme de grosseur ou de qualité.

Prenez un meuble : la sculpture dénote une patience, une persévérance, une habileté extraordinaires ; mais la matière est fragile, les parties sont mal assorties et mal unies, les charnières sont grossières et les serrures antédiluviennes.

Inspectez l'homme : il brille de soie et de satin ; mais son corps est crasseux et sa chemise est souvent couverte de vermine.

Voyez ses manières : il salue et resalue, sourit et resourit, courbe l'échine et frappe la terre du front ; mais il se mouche avec les doigts ; il crache sur tout et partout ; il vous rote dans la figure et il pette sans s'excuser.

Visitez sa maison : elle est vaste et palatiale ; ses toits aux tuiles de porcelaine brillent au soleil, ses boiseries sont luisantes et dorées ; mais les chambres sont comme des granges, les portes sont mal jointes, les fenêtres sont sans vitres, les foyers sans cheminées et les insectes de toutes sortes y foisonnent.

Parcourez le pays : un ciel d'un bleu, une atmosphère d'une pureté extraordinaires ; mais des villes aux ruelles étroites, bordées de tas d'ordures, de latrines, de fosses à purin, d'égouts ouverts, d'immondices, de mendiants lépreux, d'enfants varioleux, de poussière ou de boue.

Scrutez le fonctionnaire : il déborde de belles phrases, de préceptes moraux, d'indignation contre le népotisme, le pécumat et l'extorsion ; et, à peine en fonctions, il découpe des fromages pour toute sa famille et les familles de ses femmes et de ses amis, et il fait sa principale occupation de voler le gouvernement et de pressurer le contribuable.

Étudiez le peuple : il est travailleur, industriel, patient, paisible, docile, prudent, sobre, économe, raisonnable et philosophe ; mais il est égoïste, méfiant, dissimulé, superstitieux, rapace, voleur, cruel, malpropre, joueur, débauché et vicieux à faire rougir un Nègre.

Enfin, consultez les arts : leurs sculpteurs, des artisans habiles, certes très habiles, mais faisant toujours et toujours la même chose : des dragons, des fleurs de pêcher ; leurs peintres, la même chose, toujours les mêmes dessins aux couleurs voyantes et des

paysages imaginaires sans perspective ni exactitude ; leur musique et leurs instruments, une théorie admirable et d'une ancienneté plus admirable, mais, en pratique, une cacophonie assourdissante, fausse, incompréhensible.

Il est bien d'autres choses que l'on pourrait dire pour montrer qu'en Chine tout n'est que face et surface, — surface plus ou moins polie, plus ou moins brillante, — et qu'il ne faut rien approfondir, rien voir de près, sous peine d'en éprouver de la déception.

Déshabillons par exemple le mandarin : vous verrez que ce que je viens de dire n'est nullement exagéré.

Tout le monde a entendu parler des mandarins, des gros mandarins... et des mandarines, des petites mandarines.

Tout le monde sait ce que c'est que des petites mandarines, et tout le monde en a peut-être mangé. Tout le monde ne sait pas ce que c'est qu'un mandarin, et il n'est certes personne qui en ait mangé.

On trouve en Chine beaucoup de choses mandarines qui se mangent : le poisson mandarin, le canard mandarin, etc. Mais le Chinois mandarin, il est parmi les autres Chinois comme une sorte de requin parmi les goujons, comme une sorte de vautour parmi les oiseaux, comme une sorte de tigre parmi les gazelles : il croque les autres, même ses semblables de petite taille !

Devenir mandarin est le but de tous les désirs, de toutes les actions du Chinois. Pour le Chinois, le mot mandarin contient tous les bonheurs auxquels l'homme puisse aspirer en cette vie et en l'autre. Le mandarinat, c'est la source de la richesse ; avec l'argent on se procure le luxe et la bonne chère, ce qui aide à prolonger la vie, et de belles femmes, ce qui permet d'avoir beaucoup d'enfants. Les honneurs, la richesse, une longue vie et des fils, voilà le paradis du Chinois, la récompense qu'il souhaite sur cette terre à lui-même et aux autres, et au delà de laquelle il n'ambitionne absolument rien.

Lorsqu'un Chinois s'est enrichi dans le commerce, son premier souci, après avoir soigné pour une bonne table et un joli harem, c'est de s'acheter un bouton de mandarin honoraire qui lui donnera de l'influence parmi ses concitoyens.

S'il est des Chinois qui étudient toute leur vie et se représentent chaque année aux examens, même jusqu'à l'âge de 70 ans, c'est dans l'espoir d'atteindre au mandarinat.

Si le Chinois se garde de faire le mal et si, au contraire, il s'efforce de faire beaucoup de bien, ce n'est pas par philanthropie,

mais c'est afin de paraître devant le Roi des Enfers avec le plus de mérites possible et d'être immédiatement renvoyé sur la terre en qualité de mandarin.

La pomme des Hespérides pour le Chinois, c'est le bouton de mandarin. L'aimant qui l'attire, c'est le bouton : bouton blanc, bouton bleu, bouton rouge. Sa récompense, c'est le bouton ; et lorsque sa femme le fait cocu, c'est encore le bouton qu'il porte : le bouton noir !

Il est absurde de dire, comme le font les missionnaires, que le peuple chinois est bon, mais que ses fonctionnaires sont mauvais.

Le peuple, c'est de la graine de mandarin, graine qui ne germe pas toujours, qui même germe très rarement, mais dont la plus grande ambition est de germer.

Le Chinois a de très grandes et de très nombreuses qualités : il a aussi de bien vilains défauts, et ce sont surtout ces défauts qui chez le mandarin se développent et grandissent au point d'obscurcir ses qualités au fur et à mesure qu'il monte en grade.

La vénalité, la concussion, la prévarication, la fourberie, l'orgueil, la lâcheté, la cruauté sont des vices portés au plus haut degré chez le mandarin, mais qu'on retrouve en miniature ou en embryon chez le plus infime sujet chinois.

D'un autre côté, le Chinois est sobre, frugal, économe ; il est travailleur, infatigable, industriel, patient, persévérant ; il est filial, obéissant, soumis, docile ; il est paisible, raisonnable, pliant ; il est indifférent aux choses religieuses et il croit à tout et à rien ; il est indifférent aux choses politiques et laisse aux mandarins le soin d'administrer et de guerroyer ; il est prudent, discret, dissimulé ; et, en général, il est physiquement fort et robuste. De plus, il est généralement bon père et, à sa manière, bon mari. Il est donc bien organisé pour être heureux dans la vie et il est facile à gouverner et à conduire.

Chez le peuple, les qualités ressortent et frappent davantage ; chez le mandarin, ce sont les vices et les défauts.

Mais de même que les qualités chinoises existent chez le mandarin, les défauts chinois sont aussi patents chez l'homme du peuple.

Le Chinois est égoïste, il manque de dévouement et de philanthropie ; il est méfiant, il manque de sincérité et de confiance ; il est peureux, il manque d'initiative, d'audace et de courage ; il est rapace, il manque foncièrement de délicatesse et d'honnêteté ; il est cruel, la souffrance ne l'émeut point ; il est malpropre sur lui-même ; il est vicieux et débauché, mais sans ostentation.

La plupart de ces défauts prennent beaucoup d'extension chez le mandarin. Voilà pourquoi l'étranger est porté à croire que le mandarin en a le monopole ; il les a tout simplement sucés avec le lait de sa mère, comme ont fait tous les autres Chinois !

Maintenant, qu'est-ce que c'est qu'un mandarin ?

C'est tout simplement un fonctionnaire, de quelque rang qu'il soit.

Mais, en Chine, le nom est attribué plus spécialement au mandarin administrateur, — depuis le gouverneur de province jusqu'au simple sous-préfet, — à tout fonctionnaire qui détient un sceau, le signe de l'autorité.

Pourtant, le mandarin par excellence, celui qui gouverne directement le peuple et avec lequel l'étranger parcourant la Chine est exposé à venir en contact, c'est le sous-préfet, le *Tcheu-sien*, et c'est de lui surtout que je vais parler.

Le mot « mandarin » n'est pas chinois et n'est pas compris des Chinois. C'est un mot qui dérive du mot portugais « *mandar*, envoyer, députer », et par lequel les premiers voyageurs portugais ont baptisé les fonctionnaires délégués par le vice-roi de Canton pour venir traiter avec eux.

Le mot ne devrait donc s'appliquer qu'à un délégué ; mais aujourd'hui il s'applique à quiconque est revêtu d'une parcelle de l'autorité.

Le gouvernement de la Chine est basé sur la famille.

L'Empire, c'est la famille en grand.

Le pouvoir du père dans la famille est nominalement absolu : il en est de même du pouvoir de l'empereur dans l'Empire.

L'originalité de la famille chinoise, c'est la subordination, sans phrases, de l'individu au chef, et cette subordination est puisée dans les textes sacrés légués par Confucius. « La piété filiale, la déférence fraternelle, » a dit Confucius, « sont le principe fondamental de l'humanité. »

Et Mencius a ajouté : « Il faut assurer le respect des parents par les enfants, la déférence des cadets envers leurs aînés, la fidélité du ministre envers son souverain et la soumission du sujet envers ses administrateurs. »

Voilà le principe admirable qui fait la force de la Chine.

L'empereur est le père de son peuple ; le gouverneur tient lieu de père dans sa province ; et le sous-préfet est appelé par ses administrés le « Fou-mou kwan », le fonctionnaire père et mère de son district.

Et cette appellation dépeint très bien le lien qui unit le sous-préfet au peuple ; car le bonheur des habitants d'un district dépend, dans une grande mesure, des dispositions du sous-préfet ; et les mesures les plus bienfaisantes que puisse prendre l'Empereur n'auront aucun effet sur le peuple si le MANDARIN — le sous-préfet — y est opposé.

Le sous-préfet est l'unité de gouvernement ; c'est l'épine dorsale de tout le système officiel ; et pour 90 % de la population il est le gouvernement, il est LE mandarin.

Le plus heureux des Chinois est celui qui ne voit jamais un mandarin, qui ne connaît même pas le nom d'un mandarin. Il ne peut désirer de sort plus doux que celui de passer sa vie dans l'ignorance d'un fonctionnaire plus important que le garde champêtre de son village ; et c'est le cas de millions de Chinois dans les campagnes.

Mais, même parmi ceux qui, en raison de leur position, de leurs occupations ou de leurs propriétés, savent qu'il existe au-dessus d'eux une autorité constituée, il en est encore beaucoup pour qui un fonctionnaire plus élevé que le sous-préfet est une chose imaginaire, sans signification. Pour eux, le sous-préfet est tout.

Dans les dix-huit provinces de la Chine, — c'est-à-dire abstraction faite de la Mandchourie et de la Mongolie, — il y a 1,300 sous-préfectures.

Dans son district, le sous-préfet a diverses fonctions à remplir qui, dans nos pays, sont dévolues à diverses personnes.

Il est tout à la fois : juge au civil et au criminel, receveur des contributions, commissaire de police, médecin légiste en cas de mort accidentelle ou criminelle, directeur de prison, directeur des exécutions, directeur des travaux publics, directeur du cadastre, chef du bureau de bienfaisance, surintendant des écoles, prêtre officiant pour les cérémonies religieuses d'État.

Voilà certes assez de besogne pour un seul homme, quelque complètes qu'aient pu être ses études ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que le mandarin reçoit sa nomination sans avoir le moins du monde été préparé pour son poste, et que, néanmoins, il parvient à se tirer d'affaire.

Naturellement, il a sous ses ordres un personnel de gens expérimentés auxquels il est obligé de s'en remettre entièrement.

Comment le mandarin reçoit-il sa nomination ?

En général, l'étranger croit qu'en Chine les emplois s'obtiennent au moyen d'examens et de concours.

Cela, c'est la théorie ; et probablement cela se faisait ainsi dans les temps anciens. Mais, en cela comme en toutes choses dans la Chine dégénérée du temps présent, il y a une distance énorme entre la théorie et la pratique.

Les diplômes littéraires peuvent aider à mettre un homme dans la bonne voie ; mais ils ne l'aideront pas à obtenir un poste s'il n'a pas l'argent nécessaire pour l'acheter. Les diplômés trouvent, d'ailleurs, assez aisément des usuriers pour avancer l'argent nécessaire à l'achat d'une sous-préfecture.

Voici ceux qui peuvent espérer devenir sous-préfets :

1. Ceux qui ont obtenu, aux examens dans le palais impérial, le plus haut degré littéraire, celui de *Tchin-cheu*, et qui sont admis comme membres de l'Académie des *Hanlin*. Ceux-ci sont vite placés et ils n'ont presque rien à payer. Mais ils sont rares, et les districts qu'on leur donne ne sont pas les meilleurs.

2. Ceux qui ont obtenu un deuxième degré au palais : on les envoie dans une capitale provinciale pour y attendre leur tour de nomination, qui vient rarement sans argent.

3. Ceux qui ont été diplômés aux examens qui n'ont lieu qu'une fois tous les douze ans : on les envoie attendre en province.

4. Ceux qui, ayant manqué trois fois de suite leurs examens, parviennent à passer avec succès un examen spécial.

5. Ceux qui ont été employés pendant un bon nombre d'années à copier les travaux des candidats au premier degré.

6. Ceux qui ont servi pendant un certain nombre d'années comme directeur d'études dans une sous-préfecture.

7. Ceux dont le père est mort pour la patrie.

Enfin, ceux qui ont acheté le rang de sous-préfet, sans concours ni examens.

Les membres de ces catégories peuvent, comme je l'ai dit, espérer : il ont le pied dans l'étrier ; ils ne sont pas encore en selle. Avant d'y arriver, sauf pour ceux de la première catégorie, il leur faudra avoir beaucoup de patience et dépenser beaucoup d'argent.

En attendant leurs noms sont inscrits au grand-livre du *Li Pou*, au Ministère des emplois civils, et ils n'ont plus qu'à attendre la loterie.

La loterie ! Encore une chinoiserie !

Lorsqu'un poste est vacant, le ministère est supposé tirer au sort les noms des candidats éligibles, c'est-à-dire ceux qui sont inscrits pour la province où le poste est vacant.

Mais il y a tant d'exceptions à la règle que ce n'est plus une règle du tout. Le système de sélection, infiniment compliqué, n'est connu que des employés du ministère et l'argent a un pouvoir tout spécial pour faciliter leur choix.

Lorsque le candidat doit attendre sa nomination dans une ville de province, sa période d'attente est parfois très pénible. Sa position officielle ne lui permettant pas de gagner honnêtement sa vie, il lui faut passer son temps à rechercher un poste vacant et à intriguer pour l'avoir lorsqu'il y en a un. Beaucoup de candidats ne dépassent pas cette période d'attente, et plus d'un passe sa vie à essayer d'occuper un poste qu'il ne peut obtenir.

Il y a des provinces où il y a de 500 à 600 postulants.

Et pendant qu'il attend, le postulant doit aller dans le monde officiel, voir et recevoir, et pourtant vivre à l'écart des indigènes de la province, surtout des femmes; car, dit un proverbe chinois, « le chemin le plus court à la faveur du mandarin, c'est par les femmes, et quand les dames et les servantes de la maison sont contentes, on peut être sûr que le maître n'est pas le mandarin ».

Enfin, si le candidat a le bonheur de décrocher une nomination, son nom est affiché à la porte du bureau du trésorier provincial.

Dès qu'il est nommé, le nouveau sous-préfet fait étudier son horoscope par un diseur de bonne aventure, qui lui désigne un jour faste pour rejoindre son poste; car ce mandarin, qui prétend ne croire à rien, est, en réalité, l'être le plus superstitieux qui existe, et il ne quitterait pas sa maison un 7, 17 ou 27 du mois; il ne rentrerait pas chez lui un 8, 18 ou 28; il serait désolé de rencontrer une béguine, un enterrement ou d'entendre prononcer les mots démission, maladie ou mort.

Avant de quitter la capitale, il va prendre congé de ses supérieurs et, en particulier, remercier le gouverneur et le trésorier auxquels il doit sa nomination.

Les employés permanents de son bureau sont déjà venus à sa rencontre et ont préparé les barques et les charrettes, les hôtels et les relais, choses pour lesquelles il paiera chèrement plus tard.

En arrivant à son poste, on le loge à l'auberge en attendant que son prédécesseur soit parti.

La remise du sceau officiel est toute une affaire. Dans la salle principale, le prédécesseur tend le sceau au successeur qui le place sur une table recouverte de toile aux couleurs impériales; puis il se prosterne trois fois, se frappant chaque fois le front contre la terre, et il remercie l'empereur pour le poste qu'il lui a conféré.

Dans certains postes, il y a aussi une divinité locale devant laquelle le magistrat doit répéter ses génuflexions.

Quand ces génuflexions sont terminées, le mandarin va s'asseoir sur le siège officiel, placé au centre de la grande porte de la cour intérieure; puis le personnel de ses bureaux vient se prosterner et faire le *kotow* devant lui pendant qu'il reste debout et salue en s'inclinant.

Il va ensuite au salon de réception et là il reçoit les félicitations et les génuflexions de ses secrétaires et de ses parents, et il les remercie en s'agenouillant aussi devant eux.

Il passe ensuite dans le gynécée, et ses femmes et servantes viennent se prosterner devant lui. Il les congédie par quelques paroles; mais si ses père et mère sont là, il doit se prosterner devant eux.

Après cela, il peut enlever ses robes de grande cérémonie.

Voilà le sous-préfet installé.

Son premier soin est de lancer une proclamation, écrite sur papier rouge, annonçant au peuple son avènement. Il proclame qu'il ne tolérera aucun abus et il invite le peuple à lui dénoncer immédiatement toute tentative d'extorsion.

Puis, au premier beau jour, il se rend au temple de la ville et il se prosterne devant le dieu tutélaire auquel il dit :

« Vous, ô divinité qui présidez ici, vous êtes intelligente et clairvoyante. Vous accordez votre protection au peuple et la prospérité au district. Mes capacités sont limitées; mais, maintenant que j'ai pris charge de mes fonctions, toutes mes actions seront claires comme le jour. Toutes les vieilles coutumes qui ne sont pas préjudiciables au peuple, je ne les changerai pas. Puisse la foudre m'anéantir si j'accepte le moindre pot-de-vin, ou si je prends au peuple seulement la valeur d'une tasse de riz, ou si je permets à mes sbires d'extorquer de l'argent, ou si je manque de rendre prompte justice dans les cas soumis à ma juridiction, ou si je permets que des innocents soient faussement accusés. Et très humblement je publie ici mon serment et mes intentions, et je vous conjure, ô divinité, d'être témoin de mes engagements. »

De toutes ces belles paroles il ne croit pas le premier mot : il cherche à mettre dedans et le dieu et ses administrés, et si par extraordinaire il était assez naïf pour être sincère, ses subordonnés, qui ne vivent que d'extorsion et de pots-de-vin, ne lui permettraient pas de tenir sa promesse. Sans compter qu'il a dépensé beaucoup d'argent pour obtenir son poste, argent probablement emprunté à gros intérêts, et qu'il faut qu'il se rattrape le plus tôt possible, n'étant absolument pas sûr du lendemain.

Le peuple, d'ailleurs, ne s'y méprend pas. Il sait l'hypocrisie qui recouvre les plus belles phrases mandarinales. Il est tout disposé à se laisser gruger jusqu'à un certain point fixé par les coutumes locales; mais, dès que l'on tente de dépasser cette limite ou d'introduire des innovations, il se met en grève, il ferme boutique et plus rien ne va.

Le mandarin a beau se couvrir d'une peau d'agneau : pour le peuple, c'est un tigre auquel il faut livrer une certaine pâture!

Et pourtant on l'appelle « Fou-mou kwan ».

Les multiples devoirs qui réclament l'attention d'un sous-préfet et pour l'accomplissement desquels lui seul est responsable, sont de beaucoup au-dessus des forces d'un seul homme.

Il n'est presque rien qui puisse se passer dans son district sans qu'il ne soit appelé à s'en mêler. Tout, depuis une inondation jusqu'à une simple querelle de rue, peut attirer l'attention de cet universel factotum.

Et quoique ses administrés n'apprécient pas toujours le soin qu'il prend d'eux ou l'attention qu'il leur donne, il est des fois où ils réclament son assistance dans des choses au-dessus de ses pouvoirs. Ainsi, le mandarin, selon eux, devrait contrôler les saisons et diriger les forces de la nature; mais s'il arrive un cataclysme, le peuple se console en pensant que c'est la faute du mandarin.

Un sous-préfet doit avoir un nombreux personnel, dont le nombre varie, naturellement, avec l'importance du district.

Parmi les principaux assistants, on trouve un conseiller intime, un conseiller légal et un conseiller financier.

Ces trois hommes et leurs aides sont généralement de la province de Tchekiang, et même de la ville de Chaosing : c'est un monopole; et il est aussi naturel pour un conseiller de préfecture d'être du Tchekiang que pour un banquier d'être du Shansi ou un porteur d'eau du Chantong.

Le mandarin est absolument dans les mains de ces trois hommes.

Parmi les autres employés importants, il y a le comptable, par les mains duquel passe tout l'argent qui entre ou qui sort; le secrétaire particulier, qui prépare les dépêches et les rapports, et le collecteur des impôts.

Puis il y a des employés subalternes pour la copie des documents, la tenue des registres et les divers travaux. Il y a des huissiers pour les tribunaux, des agents de police, des gardiens de prison, des porteurs de palanquin, et parfois une garde militaire. Il y a encore les domestiques particuliers du mandarin, qui viennent et partent avec lui.

Le devoir le plus important que le mandarin a à remplir, et celui qui demande le plus d'attention, c'est de rendre la justice.

Toutes les affaires qui prennent naissance dans son district, de quelque nature qu'elles soient, doivent passer par son tribunal avant d'aller plus loin. Il y a cinquante coups de bâton pour le plaignant qui irait déranger le préfet avant d'avoir soumis sa plainte au sous-préfet.

Le mandarin est toujours assisté d'un conseiller légal, homme d'expérience qui a le Code au bout des doigts. Car, comme toutes les affaires importantes sont passibles d'aller en appel ou d'être référées aux autorités supérieures, le mandarin doit veiller à ce que la procédure soit régulière ou du moins paraisse telle dans les rapports.

Il y a, d'ailleurs, un Code de lois merveilleusement arrangé et des livres d'instruction judiciaire avec recueils d'exemples sur tous les cas qui peuvent se présenter, ainsi que les décisions de juges éminents.

Par exemple, si le mandarin a à juger une affaire de jeu, le Livre d'instructions lui indiquera qu'il doit demander :

1. Qui est-ce qui a proposé de jouer ?
2. Combien de joueurs y avait-il ?
3. Qui a fourni les ustensiles du jeu ?
4. Quels étaient les enjeux de chacun ?

Puis, il doit faire détruire les ustensiles de jeu en pleine Cour.

Si le délit était d'avoir tué des bœufs sans permission, le mandarin doit demander :

1. D'où venaient les bœufs ?
2. Étaient-ils malades ?
3. Qui les a tués ?
4. Qui les a dépécés ?
5. Les voisins n'ont-ils pas fait d'objections ? etc.

On trouve dans les recueils des jugements à la Salomon :

Deux hommes se disputent la possession d'une poule. Le juge demande à chacun avec quoi il la nourrissait. L'un dit des fèves ; l'autre dit de l'orge. Le juge fit ouvrir le jabot, qui contenait de l'orge. L'homme aux fèves reçut des coups de bâton et l'autre la poule.

Deux hommes se querellaient pour une pièce de soie. Le juge fit couper la pièce et en donna la moitié à chacun. Puis, il envoya un émissaire dévisager les plaignants à la sortie. L'un était joyeux, l'autre jurait et pestait. Ce dernier eut les deux moitiés et le rieur des coups de bâton.

Tous les employés subalternes d'un mandarin ne vivent que de procès et ils s'entendent comme larrons en foire avec une sorte d'agents d'affaires dont la profession est de créer des disputes et de les embrouiller. On les appelle *Soung-koun*.

Les soung-koun sont toujours à l'affût des moindres causes de procès ; et comme ils sont bons juges de la nature humaine, ils savent comment faire une flamme d'une étincelle et un brasier d'une flamme, et d'une dispute de rien du tout entre personnes aisées ils vous développent un procès tellement compliqué que les plaignants n'en sortiront qu'absolument ruinés.

Les livres d'instructions recommandent tout spécialement au mandarin d'écarter les soung-koun et d'exhorter le peuple à arranger ses affaires à l'amiable sans avoir recours à la loi.

Mais les soung-koun découvrent bien vite le côté faible d'un magistrat.

Si le magistrat en veut aux joueurs, les soung-koun arrangent une accusation contre des personnes riches.

Si le magistrat s'intéresse à l'irrigation, ils accusent un riche propriétaire de détourner les ruisseaux.

Une fois dans l'engrenage, il est difficile d'en sortir.

Il y a une sorte d'avoués que le mandarin nomme et qui possèdent une position semi-officielle. Mais leurs fonctions se bornent à préparer les pétitions et documents de défense de leurs clients ; ils ne peuvent ni paraître, ni plaider en Cour. On les appelle *Tai-chou*. Ils sont payés d'après l'importance des documents qu'ils préparent et la fortune des clients.

Les pétitions et les plaintes pour les choses ordinaires ne sont reçues que certains jours du mois, et encore, pour qu'elles parviennent au mandarin, il faut payer au concierge et aux sbires qui gardent la porte, des sommes plus ou moins élevées.

Il y a des cas exceptionnels où il est permis de frapper sur le gong qui se trouve à la porte du tribunal, afin d'informer le mandarin : 1° lorsqu'une société secrète menace d'attaquer ; 2° lorsque la police fait une arrestation illégale ; 3° lorsque la police détient quelqu'un en secret ; 4° lorsqu'un meurtre a été commis ; 5° en cas de brigandage ; 6° pour livrer des conspirateurs ou des mendiants violents ; mais ils sont rares ceux qui osent frapper sur le gong, le Chinois craignant la vengeance et étant, de sa nature, trop prudent pour se mêler de affaires des autres ou leur venir en aide.

Le juge a pour devoir d'expédier les affaires dans le plus bref délai possible.

Mais il arrive souvent que le plaignant s'arrange pour faire

traîner les choses pendant des mois ; et pendant ce temps-là le défendeur, même dans les affaires civiles, reste en prison. Ceci est un truc du demandeur pour amener son adversaire à entrer en composition.

Si le magistrat s'en aperçoit, il fait notifier au demandeur d'avoir à se présenter tel jour, à telle heure, sous peine de voir sa plainte rayée du rôle. Et alors le défendeur qui est en prison paie les sbires pour que la citation ne soit pas remise et qu'ainsi le demandeur fasse défaut et perde son procès.

Lorsque le mandarin veut éviter pareille chose, il porte lui-même l'assignation !

Dans les affaires criminelles, le mandarin examine les témoins séparément.

Les témoins savent que les juges ont l'habitude de se mettre dans des colères épouvantables, frappant sur les tables, gesticulant, montrant les poings et se démenant comme des diables, et qu'eux, pauvres témoins, agenouillés et courbés sur le plancher, risquent de retirer de ces emportements bon nombre de coups de bâton ; les témoins, s'ils en ont l'occasion, se concertent pour dire tous la même chose dans les mêmes termes.

Alors le mandarin trouve plus simple de mettre tous les témoins en prison et de les interroger un à un. S'ils disent tous la même chose, il est à peu près sûr d'avoir la vérité.

Le Livre d'instructions suggère aussi de faire cacher un homme de confiance dans une armoire ou sous une table, puis de laisser les accusés ou les témoins seuls pendant quelques instants : ils parleront sûrement et leur conversation sera entendue ! C'est un truc canaille, mais il faut savoir qu'un magistrat chinois ne peut pas condamner sans confession et il faut que les accusés confessent à tout prix.

Pour obtenir cette confession, il a, d'ailleurs, tout un attirail d'instruments de torture à son service. La bastonnade est le moindre des châtements. Les pires cruautés sont admises pourvu que l'accusé ne meure pas sous la torture. Il faut qu'il avoue, et souvent il avoue, même lorsqu'il est innocent.

La plus grande partie des revenus d'un mandarin provient des sommes payées par les gens qui sont en procès. Ces paiements sont considérés comme illicites ; mais si le magistrat les refusait, les litigants n'en profiteraient pas : le personnel garderait tout pour lui, au lieu de partager avec le mandarin, comme c'est la coutume.

Outre les revenus judiciaires, le mandarin reçoit des cadeaux de tout le monde dans sa juridiction. Parmi ces cadeaux, il y en a qu'il peut accepter ; il y en a qui sont considérés comme illicites, mais il les accepte tout de même.

La règle est que tout ce qui vient directement du peuple ou est donné à propos de procès est illégal ; mais des cadeaux faits par courtoisie ou respect par des associations ou maisons de commerce peuvent être acceptés.

Une autre source de profits, c'est le maniement de l'argent gouvernemental qui passe par ses mains. Un Chinois qui reçoit 100 francs en dépôt n'est jamais capable de remettre plus de 90 francs. Il change, il rechange, de sapèques en taëls, de taëls d'une sorte en taëls d'une autre sorte, et vous fait des conversions auxquelles le diable n'est pas capable de comprendre la moindre chose. Mais il lui en reste toujours quelque chose.

De plus, le mandarin spéculé avec l'argent du gouvernement : il le prête à gros intérêts. Il spéculé sur le riz, il spéculé sur tout. Il vend des faveurs, il vend des diplômes, des passe-ports, tout ce qui peut se vendre. Il extrait de l'argent d'une pomme cuite.

Chez un mandarin, on n'a rien pour rien, et souvent on paie pour avoir rien.

Le mandarin tient en main le manche d'un pressoir : il jette dans la machine tout ce qui peut se pressurer, et il tourne jusqu'à ce qu'on crie. Quand on crie fort, il ne va pas plus loin.

Le résultat du pressurage s'appelle « *low-kwei* », expression qui implique que le procédé est déshonorant ; mais comme le déshonneur est universellement partagé, le mandarin ne s'en porte pas plus mal.

Le salaire régulier d'un sous-préfet n'atteint pas 1 franc par jour. Pour la moindre faute, on lui inflige trois mois, six mois, une année de retenue ; de sorte qu'il ne voit jamais la couleur de sa paie.

Mais à côté du salaire régulier, qu'on lui enlève régulièrement en amendes, il reçoit une allocation d'entretien, sur laquelle on ne fait jamais de retenue, s'élevant, d'après l'importance du poste, de 3,000 à 6,000 francs par an.

Une bonne partie du pressurage du sous-préfet doit s'en aller périodiquement en cadeaux à ses supérieurs, le préfet, le taotai, le trésorier et le gouverneur. Manquer à cela, c'est se préparer une dégringolade.

Les bureaux du trésorier sont toujours à l'affût des sous-préfets

qu'ils pourraient bien renverser afin de vendre leurs postes à de nouveaux postulants.

Un autre devoir très important du sous-préfet, c'est la collection des impôts. Le principal et presque le seul impôt en Chine, c'est le Foncier. Les Chinois ne savent pas ce que c'est que le personnel, l'impôt sur le revenu, les animaux, les maisons, etc. A part un droit de patente payé par les marchands d'opium, les monts-de-piété et quelques autres commerçants, la Chine ne prélève d'impôt que sur la terre labourable, le foncier, et les marchandises en mouvement, l'octroi et la douane.

Le Chinois qui sait rester chez lui et vivre modestement en paix avec sa famille et ses voisins est l'homme le plus libre et le moins imposé du monde civilisé.

Le foncier se paie en argent ou en grain.

La quantité de terres imposables et la quantité d'argent à prélever ont été immuablement fixées au commencement de cette dynastie, vers 1680.

Il ne devrait donc pas y avoir possibilité de pressurer sur le foncier ; mais un sous-préfet sait tourner autour de tous les règlements et s'asseoir dessus au besoin.

On lui doit des taëls : il se fait payer en sapèques et demande deux fois autant de sapèques que le taël ne vaut. En outre, comme il doit changer ses sapèques en argent, il demande de 10 à 15 % en plus pour le change. Il demande encore un supplément pour le papier et l'encre de son reçu, et quelques autres pourboires.

Ce sont les centimes additionnels du foncier.

Les terres labourables sont divisées en parties qu'on appelle « Tchia ». Il peut y avoir plusieurs propriétaires dans un tchia : c'est au collecteur à s'y retrouver et à obtenir son argent.

Un sous-préfet n'est responsable que pour les huit dixièmes du revenu sur les terres désignées comme imposables dans son district. Mais, outre les terres originellement désignées comme imposables, il en est beaucoup qui ont été oubliées, ou nouvellement défrichées, ou conquises sur la mer ou le fleuve : tout cela c'est le profit du mandarin.

De plus, il se passe rarement une année qu'il ne trouve une excuse quelconque pour remettre moins que ses huit dixièmes : mauvaise récolte, inondations, incendies, guerre, etc.

En un mot, il extorque le plus possible au paysan et il remet le moins possible au trésorier provincial. On tient compte de ses défalcatiions à la trésorerie, et un jour ou l'autre on tombe sur lui ;

mais s'il a plus à gagner à se laisser dégrader qu'à payer, il ne paie pas.

On estime que les 1,300 sous-préfets de la Chine volent ainsi un total de 250 millions de francs par année, et que si le partage était égal, chacun se ferait un bénéfice de près de 200,000 francs par an rien que sur le foncier.

Mais, comme je l'ai déjà dit, la plus belle partie de ce pressurage passe vite dans la poche des supérieurs.

Malgré tout ça, l'impôt foncier payé par le Chinois est insignifiant comparé aux impôts européens.

Une autre source de revenus, c'est l'enregistrement des actes de propriété.

La taxe officielle est de 3 % sur la valeur déclarée ; mais il n'est pas un Chinois qui déclare la somme réellement payée pour un terrain ; il ment généralement des deux tiers.

Le sous-préfet est aussi médecin légiste pour son district.

Lorsque la mort d'une personne est entourée de circonstances douteuses ou est due à la violence, le mandarin doit aller inspecter le corps, faire un dessin des blessures et désigner la blessure qui a dû causer la mort.

Pour, cela il a un livre qui lui décrit très minutieusement la voie à suivre.

Ce livre lui dit que le corps de l'homme contient trois cent soixante-cinq os. Le crâne d'un homme se compose de huit pièces, celui d'une femme de six seulement.

Quand les blessures ne sont pas visibles, le mandarin doit faire répandre du vinaigre sur le cadavre, le préserver du soleil avec une ombrelle, et les blessures paraîtront. Si l'on ne trouve plus que des os, un fils peut reconnaître son père ou même son grand-père en laissant tomber dessus quelques gouttes de son sang. Si son sang pénètre dans les os, le mort était bien certainement son parent. Le livre lui indique même comment découvrir de quelles blessures est mort un homme dont le cadavre a été réduit en cendres !

Le mandarin doit aussi examiner les blessures d'un homme frappé dangereusement, afin de fixer la période de responsabilité, c'est-à-dire le nombre de jours endéans lesquels l'assaillant sera considéré comme meurtrier et puni de mort si sa victime vient à mourir. Le livre indique que, comme les parents ont un intérêt à ce que la victime meure, afin de se faire indemniser, tandis que l'assaillant a, au contraire, tout intérêt à ce que sa victime vive,

c'est à l'assaillant qu'il faut confier le blessé, afin de sauver la vie à tous les deux.

Chaque sous-préfet a dans son tribunal, c'est-à-dire chez lui, dans sa résidence, une prison.

Le soin des prisonniers est une grave responsabilité; car si un criminel parvient à s'échapper, le mandarin peut le payer cher; de même si un prisonnier de bonne famille vient à mourir en prison.

Pourtant il y a beaucoup de pauvres diables qui meurent en prison, torturés ou affamés par leurs gardiens, soit pour extraire de l'argent aux parents ou parce que les gardiens ont été achetés par les ennemis du prisonnier.

La prison chinoise est pire que l'enfer du Dante.

Malheur au pauvre Chinois qui tombe dans les griffes du mandarin!

Le sous-préfet est exécuteur des hautes œuvres.

Lorsqu'il reçoit le permis d'exécution du juge provincial, il assemble sa garde et fait conduire le condamné au champ d'exécution. Là on s'assure que l'homme amené est bien le condamné désigné, puis on le livre au bourreau. Après la décapitation, le bourreau montre la tête au mandarin, puis il la rejette près du cadavre, qui est ensuite enterré ou livré aux parents.

Le mandarin est aussi chef du bureau de bienfaisance.

Il doit s'assurer que les greniers publics sont remplis de grains, et, en temps de famine, il doit en faire la distribution d'une manière égale et impartiale. Mais le plus souvent les greniers sont vides parce que le mandarin a vendu le grain et empoché l'argent.

Le mandarin doit aussi préserver son district contre l'invasion des sauterelles et les déprédations des tigres.

Enfin, le mandarin doit voir que les murs de la ville, les prisons, les temples officiels; ainsi que les bâtiments publics, soient en bon état.

Lorsque les dépenses sont considérables, il peut demander des fonds au trésorier provincial, mais les petites réparations doivent être payées par lui. A cet effet, il peut employer le produit des amendes ou faire travailler les prisonniers. Lorsque les travaux sont d'utilité publique, il peut aussi exiger des personnes aisées des contributions spéciales.

Mais en général tout tombe en ruines.

Le mandarin est aussi surintendant des écoles et gardien de la morale.

Il fait passer un examen préliminaire aux étudiants qui désirent

concourir pour le baccalauréat et il leur délivre un certificat leur permettant de se présenter aux examens lorsque le Chancelier littéraire de la province vient faire sa tournée.

Il doit aussi veiller à l'établissement d'écoles libres dans tout son district, et il doit offrir des récompenses aux élèves méritants.

Malgré cela, il n'y a pas *deux* Chinois sur cent qui sachent rédiger convenablement quelques phrases ; il n'y en a pas *dix* sur cent qui sachent écrire les caractères correctement ; il n'y en a pas *trente* sur cent qui sachent lire autre chose que le classique élémentaire des enfants ; et il y en a au moins *cinquante* sur cent qui ne savent pas lire du tout. Quant aux femmes, c'est le bout du monde s'il y en a *une sur mille* qui soit un peu instruite.

Voilà une esquisse des devoirs d'un sous-préfet, le mandarin.

Il est nommé pour six ans ; mais il est extrêmement rare qu'il ne soit pas dégradé, transféré, et quelquefois promu, avant la fin de son terme.

Tous les trois ans, le gouverneur fait un rapport à l'empereur sur la conduite et les aptitudes des pères et mères du peuple, les sous-préfets, et il les classe en trois catégories :

1. Ceux qu'il recommande comme excellents, probablement ceux qui ont le mieux graissé tous les rouages ;
2. Les médiocres, ni bons ni mauvais ;
3. Ceux qu'on dépeint comme inutiles, vénaux, avares, etc. Ceux-là l'Empereur ne manque jamais de les dégrader.

Même quand il est en odeur de sainteté, un mandarin peut avoir à se démettre de ses fonctions s'il vient à perdre son père ou sa mère, ou bien son grand-père ou sa grand-mère maternels, pour lesquels il doit porter le deuil et rester dans la vie privée pendant trois ans.

Il doit aussi se démettre et solliciter son transfert dans une autre province si son père, son frère, ou son oncle viennent occuper des fonctions supérieures dans la province où il est en service.

Au-dessus du sous-préfet, il y a :

1. Le préfet, qui commande à deux ou trois sous-préfectures ;
2. Le taotai, qui administre deux ou trois préfectures ;
3. Le juge provincial, qui dirige les affaires judiciaires de la province ;
4. Le trésorier, qui administre les finances de la province ;
5. Le gouverneur, qui est la plus haute autorité de la province ;

6. Le gouverneur général, qui contrôle deux provinces ;

7. Les divers ministères à Peking ;

8. L'Empereur.

La responsabilité de chacun de ces fonctionnaires dans sa sphère est entière et effective. Nul ne peut se dérober en prétextant l'ignorance, la force majeure ou l'éloignement ; et la responsabilité remonte des subordonnés aux supérieurs. La responsabilité n'est pas un vain mot, et si le fonctionnaire se dérobe à la punition, le gouvernement retombe sur sa famille et ses biens. Toute la famille est responsable des actes de chacun de ses membres, et pour certains crimes, comme le régicide, toute la famille, hommes, femmes et enfants, doit disparaître sous le glaive du bourreau.

La loi n'admet pas de circonstances atténuantes, et le gouvernement n'admet pas l'insuccès chez ses fonctionnaires. Les châtiments pour tous sont prompts et terribles. L'horreur des châtiments maintient tout le monde dans la crainte et l'obéissance.

Voilà pourquoi l'Empereur, avec une poignée de fonctionnaires, parvient à tenir en ordre 400 millions de sujets.

D'ailleurs, le Chinois, habitué au respect et à l'obéissance par la pratique du culte des ancêtres et de la piété filiale, se soumet aisément, et pourvu que le fonctionnaire ne sorte pas trop des vieilles habitudes en matière d'impôts et d'exactions, il contribue sans trop rechigner de sa quote-part au budget de l'État.

Au surplus, malgré les exactions des mandarins, le Chinois ne saurait être gouverné à meilleur marché qu'il ne l'est aujourd'hui. On dit que le gouvernement central reçoit environ 400 millions de francs par an ; les gouvernements provinciaux en détiennent bien autant pour leurs besoins ; et la race mandarine en prélève bien autant aussi pour ses besoins personnels. Cela ferait un impôt de 1,200 millions par an, soit 3 francs par tête pour toute la Chine. Quel est le pays d'Europe qui peut en dire autant ?

Aussi, le gouvernement chinois, malgré son apparent désir de réformes et d'innovations, se trouve-t-il devant deux difficultés presque insurmontables :

1. Abolir la concussion et se mettre à dos tous les mandarins ;
2. Augmenter les impôts et déchaîner la révolution.

Aussi ne fait-il que des réformes sur le papier, comme, par exemple, changer les noms des ministères ou promettre des constitutions dont le paysan n'a cure ; mais il se garde bien de toucher aux impôts et aux mandarins !

Au fond, personne en Chine ne veut des réformes pour le bien

du pays : tout le monde est d'accord pour dire que la Chine est le meilleur des mondes ; mais, tout ce que le monde veut, c'est jeter l'étranger à la porte, c'est se venger de tous les outrages que l'étranger a fait subir au Chinois, c'est l'humilier devant l'Univers comme il a humilié la Chine ; et pour cela, tout le monde comprend qu'il faut des réformes dans le sens militaire ; il faut devenir fort, et pour devenir fort il faut emprunter à l'étranger sa science, comme l'a fait le Japonais. La Chine meurt d'envie de faire plus et mieux que le Japon.

Le Chinois ne désire pas sortir de chez lui pour tenter la conquête ; mais il a hâte de pouvoir nous lancer sa botte au derrière et nous fermer sa porte au nez.

Voilà ce que le gouvernement chinois entend par réformes ; voilà le rêve du mandarin !

Le mandarin a pour l'étranger une haine et un mépris qu'il sait à peine déguiser sous une politesse exagérée.

Sa haine est entretenue par une patience admirable, qui sait lui faire courber l'échine et attendre l'heure propice.

Son mépris est nourri par un orgueil gigantesque qu'il puise dans ce qu'il croit être l'antiquité de sa civilisation, la supériorité de sa morale classique, le raffinement de sa politesse.

L'Européen qui l'approche par hasard le trouve charmant.

Bien fol est qui s'y fie, et l'Europe l'apprendra un jour !

Et que l'on ne pense pas que j'aie voulu pousser au noir le portrait du mandarin chinois. Bien au contraire, je pense que j'ai encore flatté le modèle !

Quelques fonctionnaires supérieurs européens, en tête desquels il faut citer cet homme éminent, sir Robert Hart, ont tout fait, depuis cinquante ans, pour modifier la mentalité du mandarin, diminuer son égoïsme et développer son patriotisme, dissiper son ignorance et lui montrer ses ressources, refouler sa couardise et centraliser ses forces, corriger sa fourberie et anoblir son caractère, mais sans grand résultat. Si les Chinois avaient écouté sir Robert Hart, il y a longtemps qu'ils seraient la première puissance du monde. Mais le mandarin ne comprend rien aux choses sentimentales ni aux spéculations à longue échéance : il lui faut des actes qui rapportent tout de suite, non pas du bien au peuple et à l'Empire, mais beaucoup d'argent dans sa poche.

Réformez tout ce que vous voulez, mais ne réformez pas son porte-monnaie. Abolissez tout ce que vous voulez, n'abolissez pas l'assiette au beurre.

La génération qui va naître commencera peut-être en Chine le règne de la science, de la raison, de la droiture, de la sincérité, de l'honnêteté et de la vraie philanthropie. Ceux qui vivent aujourd'hui ne pourront pas encore s'affranchir de leurs défauts ataviques.

Un simple décret impérial peut faire tomber des têtes et courber dans la poussière des millions d'hommes : il ne peut extirper en un jour les sentiments de vénalité, de duplicité, de cruauté, de fourberie et de lâcheté qui grouillent au fond du cœur de l'orgueilleux et vindicatif mandarin.

Voulez-vous quelques exemples des qualités du mandarin ? En voici :

L'amour du dollar ! — Le prince Kong, oncle de l'Empereur et ancien régent de l'Empire, reçoit un jour de province, comme cadeau, une centaine de grands paniers contenant des lingots d'argent recouverts d'une couche de poisson séché.

Son frère, le prince Chun, père de l'Empereur, ayant eu vent de la nature des marchandises, se rend, comme par hasard, chez le prince Kong. « Tiens, quel beau poisson ? D'où vient-il ? » — « C'est un cadeau qu'on m'envoie de Canton. Si vous aimez ce poisson, je vous en enverrai vingt-cinq paniers demain matin. » — « Merci bien. Mais je ne veux pas que vous vous donniez cette peine. Je vais tout de suite faire enlever les vingt-cinq paniers que vous me donnez ; j'ai des hommes. » Et il fit comme il disait, à la barbe du prince, son frère, tout interloqué.

La duplicité. — Gordon, guerroyant avec Li Hong Chang contre les rebelles Taiping, avait obtenu la reddition d'une ville à condition que les habitants et les chefs seraient épargnés, et il avait donné sa parole. Aussitôt que Li eut les chefs en sa possession, il leur fit couper la tête, malgré la promesse qu'il avait faite à Gordon.

La cruauté. — Yü Hsien, gouverneur du Shansi, pendant la révolte des Boxers, promit aux missionnaires protestants et à leurs familles asile et protection dans son palais ; lorsqu'ils y furent rassemblés, des femmes furent attachées nues à des poteaux, violées devant leurs maris, puis fouettées, éventrées, et leurs entrailles furent arrachées. L'évêque Fantossati fut cloué au sol par un

pieu, on lui arracha les oreilles et les yeux, on l'assomma à coups de bâton, puis on le brûla.

La fourberie. — Li Hong Chang, vice-roi de Tientsin, avait recommandé au Trône le chemin de fer Pékin-Hankow à construire avec des capitaux et des matériaux étrangers. Chang Chih-tong, vice-roi de Hankow, dénonça Li comme antipatriote et proposa de construire la ligne avec des capitaux et des matériaux chinois. Li, connaissant l'impossibilité de réunir de l'argent et l'absence complète de matériaux, conseilla surnoisement à l'Impératrice d'accepter l'offre de Chang. Chang dut ouvrir des mines, créer des hauts fourneaux et des usines ; il perdit un temps précieux et de nombreux millions, et Li put rire dans sa manche.

La vengeance. — Chang Yin-hwan, ex-ministre aux États-Unis, ex-ministre adjoint aux affaires étrangères, était un progressiste, ami des réformes, et pour cette raison il fut dégradé et condamné à la déportation au fond de la Mongolie en 1898. Deux ans plus tard, au moment des Boxers, le prince Tuan, qui le haïssait, se souvint de lui et télégraphia l'ordre de mettre Chang à mort. Il réserva, d'ailleurs, le même sort à Hsü Ching-cheng, ex-ministre en Allemagne, et à quelques autres hauts mandarins qui lui déplaisaient.

Orgueilleux. — Le prince Kong parlait de nos ambassadeurs en les appelant des diables. Quel est le diable qui a audience aujourd'hui ? C'est le diable anglais. Le vieux Hsü-tong détournait la tête et crachait en passant près d'un Européen.

Superstitieux. — Un fonctionnaire européen de Kowloon, près de Hongkong, devait chaque mois aller voir le vice-roi de Canton pour des affaires de service. C'était au moment où les Anglais voulaient s'annexer la presqu'île de Kowloon. Le fonctionnaire avait prévenu le vice-roi que tout le monde à Hongkong était d'avis de prendre Kowloon de gré ou de force, et avait dit qu'il valait mieux se soumettre aux ordres du Trône et céder Kowloon.

Un mois plus tard, les Anglais avaient battu les Chinois et pris la presqu'île. Quand le fonctionnaire se présenta à Canton, il ne fut pas reçu et on lui dit que « s'il n'avait pas évoqué l'idée de prendre Kowloon de force les Anglais n'auraient pas songé à le faire. Si Kowloon était perdu pour la Chine, c'était sa faute ! »

S'il fallait citer des exemples, j'en citerais des centaines pour prouver que le mandarin d'aujourd'hui est la plaie de la Chine et le plus grand obstacle au développement moral et matériel de ce pays et de ce peuple, extraordinairement remarquables. La diplomatie européenne en sait quelque chose, car elle n'a jamais été capable de trouver un mandarin qui fût concis, précis, positif, définitif dans ses déclarations, financièrement désintéressé dans ses actes officiels et délibérément honnête dans ses engagements politiques, à moins que les canonnières et les cuirassés ne fussent constamment là pour lui rappeler le danger qu'il peut y avoir pour lui à « avaler ses paroles », c'est-à-dire ne pas tenir ses promesses.

Mais il ne faut pas comparer le commerçant chinois au mandarin. Le commerçant cherchera à vous mettre dedans ; il vous passera de la mauvaise marchandise et vous la vendra le plus cher possible ; de même, il fera mille efforts pour vous acheter vos produits au tiers de leur valeur ; mais cela c'est du commerce. S'il prend un engagement vis-à-vis de vous, 95 fois sur 100 il le tiendra loyalement.

Ne comparez pas non plus le Chinois au Japonais. Il fut un temps, pas très éloigné, où le Japonais était pire que le Chinois ; mais ce peuple merveilleux a su, par l'éducation, se dépouiller de ses vices et s'assimiler toutes nos perfections. Sa dernière création est une école d'honnêteté commerciale.

Il faudra bien que la Chine imite le Japon ; il faudra bien qu'elle finisse par écouter ceux qui pendant cinquante ans lui ont consacré leur vie avec dévouement et désintéressement ; il faudra bien qu'elle s'assimile notre éducation et notre morale, qu'elle instruisse son peuple et qu'elle réforme ses mandarins.

Quand la femme chinoise sera instruite, libre et respectée, comme au Japon ; quand le fonctionnaire chinois sera juste, intègre et libéral, comme au Japon, l'homme du peuple chinois deviendra l'homme le plus libre et le plus heureux du monde, et alors disparaîtra de son âme, avilie par l'esclavage, terrorisée par la tyrannie, ce manque de sympathie, de philanthropie, de sincérité, de confiance, de droiture, de courage, qui le caractérise aujourd'hui, et il redeviendra, comme ses livres sacrés disent qu'il était déjà, il y a cinq mille ans, le modèle de l'Humanité !

Réformer le mandarinat, réformer les mœurs par l'émancipation et l'éducation de la femme, telle est la tâche de demain.

Parlons donc maintenant de la femme.

Dans la morale chinoise d'aujourd'hui, il y a deux choses bien distinctes : la théorie et la pratique. La théorie est dans les livres : elle est sublime, admirable, digne de servir d'exemple à toute l'Humanité. La pratique est dans la vie quotidienne : elle est à la théorie comme le mensonge est à la vérité, comme le vice est à la vertu, comme le masque est à la réalité !

Il faudra que le Chinois de l'avenir modifie et purifie sa pratique, et il y arrivera en élevant et en honorant la femme.

Si les enfants se font en Chine à peu près de la même manière qu'ailleurs, ils ne naissent pas de la même façon.

Au lieu de s'étendre sur un lit, la femme se tient debout au-dessus d'un baquet rempli d'eau tiède. L'enfant est tout de suite lavé, puis emmaillotté.

Pas de médecin, pas d'homme : des vieilles femmes seulement. Aussi les accidents sont-ils fréquents à cause de l'ignorance et de la malpropreté.

Les enfants têtent jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans. On voit des gamins qui jouent dans la rue et qui tout-à-coup quittent leurs jeux pour aller téter un coup.

L'arrivée d'un fils est toujours une cause de joie pour les parents. Le fils continue la famille et honore les ancêtres. Lorsqu'une femme accouche de trois fils à la fois, elle reçoit une récompense impériale, coutume qui remonte à plus de deux mille ans. Tous les fils, qu'ils soient issus de concubines ou de la femme légitime, ont les mêmes droits. Tous sont enfants légitimes aux yeux de la loi.

L'arrivée d'une fille est une déception, une malchance. Les parents aisés aiment naturellement leurs filles ; mais dans le peuple, si la nourriture vient à manquer, la vie ou la liberté des filles ne vaut pas lourd. L'infanticide est beaucoup plus rare aujourd'hui que dans les temps passés, parce que les famines, sans avoir disparu, sont plus rares qu'avant l'apparition des navires à vapeur qui transportent rapidement le grain ; l'infanticide est aussi défendu par la loi ; pourtant il arrive encore que des petites filles sont noyées ou étouffées si les parents, poussés par la faim, ne trouvent pas acheteur pour leur enfant !

La misère profonde qui règne parfois dans certains districts est la seule cause de l'infanticide, car le Chinois a au cœur l'amour de la famille et il est généralement bon mari et bon père.

L'infériorité de la femme provient de ce qu'elle appartient au principe néfaste de la nature, le principe YIN, la femelle, l'obscurité, la pluie, la faiblesse, l'infériorité, tandis que l'homme appar-

tient au principe bienfaisant, le principe YANG, le mâle, la lumière, la force, la supériorité.

Aussi le Chinois a-t-il une peur superstitieuse de l'élément femelle. Voir une femme soulager un besoin le long de la route est pour le Chinois un mauvais présage; sortir de chez lui le matin et tomber sur une nonne est pour lui une calamité; même voir une bambine toute nue est une chose qui le choque.

Aussi, tandis que les gamins ont plaisir à courir dans la rue dans le costume du père Adam, il est bien rare qu'on voie une petite fille ne portant pas au moins un pantalon bien fermé.

Ce n'est pas que le Tartufe chinois crache sur la femme quand il fait noir et qu'il la tient sous sa griffe.

D'abord le Chinois n'admet pas qu'une femme reste improductive. Il en épouse autant qu'il sait en entretenir, et lorsqu'il n'a pas de quoi s'acheter une épouse légitime, il va voir les « faisans », les « yé-tchi » ou poules sauvages, dans des maisons *ad hoc* et à l'usage exclusif des Chinois.

Car le Chinois ne voudrait pas d'une « poule sauvage » qui aurait déjà du plomb européen dans l'aile!

Ces poules sauvages ou faisans sont des enfants volées ou achetées dans une province et transportées, vendues et revendues dans une autre province. La femme est une esclave, une marchandise toujours passible d'un marché, d'une vente.

De vieilles mégères achètent autant de petites filles que leurs moyens leur permettent, et elles les élèvent à la baguette. A 14 ans, premier marchandage : on vend la virginité généralement à bon prix. Puis on essaie de vendre cette virginité plusieurs fois de suite avant de vendre la fillette à une tenancière de maison de passe.

Quelquefois les fillettes sont vendues dans des familles comme esclaves. Alors elles sont servantes à tout faire, y compris des bébés!

S'il y a énormément de Chinois qui sont monogames et encore infiniment plus de Chinois qui sont célibataires, c'est tout simplement une question d'argent, car la première chose que fait le Chinois devenu riche, c'est de se créer un harem.

Aucune femme ne reste intacte en Chine, pas même les nonnettes, pas même les femmes du Palais, qui sont pourtant si bien gardées par des hommes dépourvus de... toutes envies folâtres! Les nonnes de Bouddha font le métier de poules sauvages et les dames du Palais ont recours à l'artifice.

A entendre le Chinois, à lire sa littérature, il n'y a pas au monde d'homme plus moral que lui. Et, en effet, ses classiques constituent un modèle parfait de vertu; les livres et les images obscènes sont rigoureusement prohibés par les lois et sont extrêmement rares; les femmes se montrent le moins possible dans la rue et elles sont d'une réserve et d'une modestie exemplaires; les hommes sont toujours à prôner la vertu et à s'indigner contre le vice!

Mais cela me paraît être un vernis plus ou moins brillant, plus ou moins résistant comme le vernis de la laque qui, généralement, recouvre un bois grossier; car, s'il n'en était pas ainsi, comment les Chinois auraient-ils un arsenal d'insultes les plus ordurières, les plus obscènes qu'on puisse imaginer?

Pour un oui, pour un non, ils se lancent à la tête des expressions signifiant: « Chevauche ta mère; fornique avec ta sœur; engrosse tes parents, tes aïeux, tes ancêtres, toute la famille », l'insulte devenant plus sensible au fur et à mesure qu'elle atteint les générations les plus éloignées!

Il semblerait que s'il y a de la fumée, il doit y avoir du feu!

Le Chinois marié, le Chinois qui a sa femme, son harem, est généralement un homme rangé et tranquille. Il lui est facile de respecter la femme de son voisin et de prêcher la morale; ce qui ne l'empêche pas cependant d'aller encore voir les poules sauvages avec ses amis, car c'est généralement dans un restaurant à poules sauvages que le Chinois du monde paie à dîner à ses amis.

Mais les millions de pauvres diables qui n'ont pas de quoi acheter une légitime sont bien obligés de marauder sur le champ du voisin, et alors on touche rarement aux pucelles, — elles sont trop bien gardées, — mais gare aux épouses, aux belles-sœurs, etc. La pauvreté amène la promiscuité, tout le monde dort dans la même chambre, sinon sur le même lit, et la nuit, en rêvant, on se fourvoie, on se fourre partout.

D'ailleurs, ceci n'est pas spécial à la Chine et d'autres pays voient, m'a-t-on dit, parfois de pareils égarements.

De plus, le Chinois n'emploie pas de draps de lit. Le lit porte une natte en jonc ou en feutre et est recouvert d'une couverture plus ou moins épaisse sous laquelle le Chinois aime à se glisser tout nu, ce qui ne contribue pas peu à favoriser les rapprochements.

Donc, en général, le Chinois du peuple achète sa femme; et le Chinois aisé, s'il trouve à épouser une fille de famille, n'en doit pas moins acheter ses concubines et faire de riches cadeaux à son épouse.

Or, 90 % des familles chinoises vivent d'un revenu n'atteignant pas 300 francs par an en argent et produits combinés. La plupart des cultivateurs vivent du produit de leur labeur et ramassent à peine 50 francs par an en argent comptant.

Bien heureux s'il sait épargner assez pour se mettre en ménage !

Loin de pouvoir se payer le luxe de deux femmes, le pauvre est parfois forcé de vendre sa chère moitié ou de la mettre en gage, et il arrive aussi qu'après la mort du mari, les beaux-parents vendent la veuve ou la forcent à se remarier, afin de ne plus devoir la nourrir.

Car en se mariant une femme quitte sa propre famille et abandonne son nom pour toujours, et ses parents ne sont plus tenus de la reprendre. Elle appartient à sa nouvelle famille et ce sont les ancêtres de son mari qu'elle doit désormais honorer.

La majorité des paysans chinois habitent dans des taudis dont les plus misérables de nos paysans ne sauraient se faire une idée. La polygamie est forcément hors de question. Avoir une femme pour soigner le pot au feu du mari, veiller sur les cochons et les poules, sarcler les champs, traîner des charrettes ou porter des fardeaux est déjà bien heureux pour les Chinois.

Dans les classes supérieures, il en est autrement. La polygamie est de règle. Ce sont ces classes qui fournissent le contingent des lettrés et des mandarins.

Les mandarins ne peuvent pas occuper de fonctions dans leur province d'origine et ils ne peuvent prendre ni femmes ni concubines dans la province où ils sont en fonctions. Ils vivent, pour ainsi dire, dans des maisons de verre et tous leurs actes sont publics. Quand ils reçoivent un visiteur, c'est toujours devant leurs employés et domestiques assemblés. Lorsqu'ils sortent de leur résidence, c'est toujours en costume officiel et en palanquin escorté de leurs subordonnés. Un mandarin qui irait courir les rues à pied, en petite tenue, sans escorte, serait vite soupçonné et accusé de manigancer quelque chose de louche ou d'aller chasser la poule sauvage.

Alors, quand il quitte sa famille et sa province pour aller occuper un poste de préfet ou de sous-préfet, il laisse Madame Première à la maison pour soigner les enfants et les beaux-parents et il emmène Madame n° 2, et s'il a les moyens, aussi Madame n° 3 et même n° 4.

Après tout, le plus souvent il ne tient guère à emmener Madame n° 1 : elle a été choisie par ses parents lorsqu'il n'était qu'un enfant ; il l'a vue pour la première fois le jour de son mariage ; il l'a peut-être

trouvée affreuse et elle s'est ensuite montrée insupportable ; bref, il est content de la laisser mijoter dans son jus, tandis qu'il emmène ses concubines, jolies celles-ci, car c'est lui-même qui les a choisies et achetées en connaissance de cause.

En Chine, le mariage est une grande affaire.

Les parents emploient des vieilles femmes qui font le métier d'intermédiaires et vont de famille en famille faire des propositions et arranger des fiançailles. Pourtant on a vu de ces roublardes marier des bossus ou des estropiés, les fiançailles une fois contractées ne pouvant plus sous aucun prétexte être brisées !

Le futur qui en a les moyens envoie à sa fiancée tout un mobilier.

Ce mobilier est envoyé en procession, avec musique et cortège de cavaliers et promené par la ville, afin que tout le monde puisse voir ce qu'un tel donne à une telle. C'est de la vanité, de l'ostentation : en tous temps, en tous lieux, en toutes choses le Chinois travaille pour la galerie, avec le souci de paraître, de jeter de la poudre aux yeux, de briller, d'en faire accroire ; peu importe le dessous, la réalité, la vérité, ce qu'il faut, c'est le vernis. Voilà le fond du caractère chinois : un bois plus ou moins vulgaire, souvent très vulgaire, recouvert d'un vernis brillant, la laque !

Le jour des noces la mariée est amenée chez son mari en palanquin rouge, le rouge étant la couleur de l'innocence, de la virginité, de la joie et du plaisir. Le palanquin est entouré d'un cortège plus ou moins imposant et accompagné de musique. Si la maison du mari est grande et possède une entrée cochère flanquée de deux petites entrées pour piétons, c'est par l'entrée cochère, la porte du milieu, que passe le palanquin de la mariée. Le palanquin étant recouvert d'étoffe rouge et entouré de gardes, il est impossible d'apercevoir la mariée, et le mari lui-même la voit pour la première fois en soulevant la portière du palanquin.

Une concubine est amenée sans tambours ni trompettes, dans un palanquin ordinaire, qui entre par une des portes de côté, jamais par l'entrée cochère.

Naturellement, chez les pauvres paysans la cérémonie du mariage est réduite à sa plus simple expression, et chacun des invités doit contribuer de sa petite quote-part aux frais du repas de noces.

Le mariage d'un empereur est une fête qui dure plusieurs jours et dont la description prendrait à elle seule tout un livre.

La femme qui arrive chez son mari en chaise rouge et passe par

la grande porte est la femme légitime, la maîtresse du logis, celle à qui les autres femmes sont soumises, et la mère légale de tous les enfants, qu'ils soient issus d'elle-même ou de concubines.

En revanche, si elle règne sur les femmes de son ménage, elle est subordonnée non seulement à sa belle-mère, mais encore à ses belles-sœurs et aux femmes de ses beaux-frères si celles-ci sont plus âgées qu'elle.

Et comme, le plus souvent, plusieurs générations habitent sous le même toit, on conçoit la position de la pauvre petite femme de 14 ou 16 ans au milieu de ces turbulentes, exigeantes et acariâtres belles-mères, belles-tantes, belles-sœurs et belles-cousines.

Le plus souvent, c'est un enfer, et le petit mari de 17 à 20 ans n'y peut absolument rien faire pour protéger sa femme, s'il l'aime!

Il est vrai que la femme chinoise se plie aisément à son sort : elle n'en connaît pas de meilleur. Dès son jeune âge, elle a entendu médire des femmes; elle sait qu'elle n'a pas de droits, pas de liberté, ou plutôt elle l'ignore, et ainsi n'en souffre pas. L'homme, c'est le maître, le Tong-chia, celui qui commande à l'Orient, le Ta-jea, l'excellence; la femme, c'est la petite fille, la chétive, l'indigne, la myope, c'est un moule à enfants, et elle en fait aussi vite et autant qu'elle peut, car du moment qu'elle devient mère d'un fils, sa position s'améliore, et du moment qu'elle devient belle-mère, c'est elle qui gouverne et commande en tyran.

La position de grand-mère, c'est-à-dire, mère de fils qui eux-mêmes ont déjà des fils, et peut-être des petits-fils, est privilégiée. D'habitude elles ont le caractère aigri, acariâtre, emporté, méchant : elles tyrannisent toute la famille, surtout les femmes, les jeunes; elles portent la culotte d'une manière humiliante pour les hommes : tout doit plier à leurs caprices. On a vu un empereur dégrader son impératrice parce qu'elle avait manqué de respect à sa belle-mère, la mère de l'empereur.

On peut dire que si la jeune fille, la jeune épouse, la femme stérile, ou la mère de filles, sont des êtres méprisés, avilis, tyrannisés; en revanche, celles qui assurent la continuation de la race, l'exécution des rites de la piété filiale, celles qui donnent naissance à des mâles qui vivent et produisent, celles-là acquièrent une auréole de respect, une influence prépondérante qui, quoi que cachée dans le gynécée, se fait vivement sentir au dehors; car ni les pères, ni les maris, ni les fils n'oseraient aller contre les idées qu'impose au logis grand'maman, belle-maman ou simplement maman.

La meilleure preuve, c'est que c'est une femme qui régit la Chine depuis 1861, et que tous les hommes, y compris l'Empereur, se courbent devant Elle.

L'Impératrice-douairière, Tsze-Hsi, est la fille d'un taotai ou intendant, appelé Hwei-Tcheng, qui, après sa mort, fut décoré du titre de duc de 3^e classe. Elle s'appelait Na-la-che et devint concubine de cinquième rang de l'empereur Hsien-fong, qui régna de 1850 à 1861. Le 15 janvier 1854, elle fut promue au grade de concubine de quatrième rang. Le 27 avril 1856, elle donna le jour à un prince qui, à la mort de son père, l'empereur Hsien-fong, devint empereur sous le titre de Tong-tche : il avait 5 ans. Il fut marié en octobre 1872, et à l'âge de 16 ans prit les rênes du gouvernement. Il mourut en janvier 1875, à l'âge de 19 ans.

Sa mère avait été nommée concubine de troisième rang le 27 décembre 1856, puis concubine de deuxième rang le 27 janvier 1857, et enfin, lorsque son mari mourut et que son fils, le seul rejeton de Hsien-fong, monta sur le trône, elle fut nommée Impératrice douairière, en novembre 1861.

L'empereur Hsien-fong avait perdu son impératrice un mois avant de monter sur le trône, en 1850. Il avait ensuite élevé une concubine de quatrième rang au grade d'impératrice en 1852. Celle-ci n'ayant pas de fils, ce fut le fils de sa... collègue qui devint empereur et gagna à sa mère le titre d'impératrice. A la mort de l'empereur Hsien-fong, il y eut donc deux impératrices-douairières, *Tong Tai-how* et *Hsi Tai-how*, l'impératrice de l'Est et l'impératrice de l'Ouest, d'après le palais qu'elles habitaient, qui gouvernèrent ensemble, avec un régent, le prince Kong, frère de l'empereur décédé, au nom du jeune empereur Tong-tche, âgé alors de 5 ans.

Tong Tai-how, l'impératrice de l'Est, mourut en 1881, et l'impératrice de l'Ouest, Tsze Hsi, resta seule au pouvoir et y est encore. Elle a eu 73 ans le 25 novembre 1906.

Les intrigues de palais sont nombreuses.

En 1861, un prince, Souchow, voulut écarter du Trône le fils de Tsze-Hsi et succéder à Hsien-fong : il fut invité à se pendre.

Tong-tche, le fils de l'impératrice de l'Ouest, Tsze-Hsi, étant mort en 1874, sans laisser de postérité, les deux impératrices s'entendirent pour choisir l'empereur actuel, Tsai-tien, fils du prince Chun, frère de Hsien-fong, qui monta sur le trône avec le nom de règne de Kwang-Hsu, qui signifie Brillante Continuation. Comme ce prince n'avait que 3 1/2 ans, les deux impératrices continuèrent

à conduire le char de l'État. En avril 1881 l'impératrice de l'Est mourut, de chagrin, dit-on, parce que son eunuque favori avait été attiré au Chantong par ruse et, là-bas, décapité, pour une offense imaginaire, par ordre du prince Kong qui le détestait.

Il y a des gens qui se disent eunuques, comme d'autres se disent espagnols !

Le prince Kong, fils d'empereur, frère d'empereur, oncle d'empereur, devait veiller à la graine d'empereur, et il en savait probablement très long sur cet eunuque !

L'empereur actuel, Kwang-Hsu, né le 15 août 1871, monta sur le trône le 25 février 1875. Le 7 février 1887, à l'âge de 16 ans, il commença à régner sous la direction de l'impératrice-douairière, Tsze-Hsi, sa tante par alliance devenue sa mère par adoption. Il épousa, le 26 février 1889, Yé-ho-na-la-cha, fille de Kwei-Hsiang, général d'une bannière, et le 4 mars de la même année il prit en mains les rênes du gouvernement.

Dans l'esprit de l'Impératrice-douairière, le fils de Kwang-Hsu devait être le réel successeur de Tong-tche, Kwang-Hsu n'étant qu'un intermédiaire, un *locum tenens*. Tous les princes d'une même génération portent le même nom, et un prince ne peut pas adopter comme fils un prince de sa génération et de son nom. Tous les princes de la génération de Tao-Kwang s'appelaient Mien; tous ceux de la génération de Hsien-fong s'appelaient I. L'empereur Tong-tche et son successeur, l'empereur Kwang-Hsu, ont pour nom de famille Tsai. Les fils de Kwang-Hsu, et tous les princes de la même génération doivent porter le nom de Pou.

Or, l'empereur Kwang-Ksu n'a pas de fils : on peut dire qu'il n'a pas de Pou ! Et cela ne fait pas l'affaire de l'impératrice-mère, ni de la jeune impératrice non plus, dont la vie est absolument gâchée et perdue par son manque de maternité.

Si c'était la faute de la jeune femme, cela ne serait rien du tout.

Il y a assez de concubines, assez de terres fraîches à cultiver, pourvu que le jardinier soit capable et la semence bonne !

Mais voilà, le jardinier n'a pas d'outils, pas de graines ! Et de là la grande colère de l'Impératrice-mère qui l'a spécialement choisi, élevé, soigné pour qu'il crée des petits Pou, et qui se voit frustrée dans ses espérances !

Un jour cette colère éclata. La vraie mère de l'Empereur, la princesse Choun, était allée voir l'Impératrice-douairière et son fils au

Palais d'Été, à environ 12 kilomètres de Pékin. C'était en été 1897. La Chine se débattait dans des difficultés financières, résultant de la guerre avec le Japon. L'impératrice-mère s'amusait follement au Palais d'Été, donnant des dîners, des fêtes, des feux d'artifice qui coûtaient très cher. La princesse Choun, qui était très douce, crut pouvoir donner quelques conseils à l'impératrice : « Le pays est dans un moment critique, l'étranger nous impose de lourdes contributions, ce serait le moment de faire des économies, et Sa Majesté semble dépenser sans compter pour de frivoles plaisirs ! » Alors la rage de l'impératrice éclata : « De quel droit parlez-vous, vous dont le fils est impuissant ? Ne savez-vous pas qu'il est incomplet, qu'il lui manque le nécessaire pour procréer ? N'ai-je pas choisi votre fils uniquement pour avoir un successeur au trône ? Pouvais-je songer à aller m'assurer s'il était équipé pour le service qu'on attendait de lui ? N'était-ce pas à vous de me prévenir ? Ne m'avez-vous pas induite en erreur ? Et vous osez me faire des reproches ! Mais, dites-donc, vous parlez d'économies ! Comment êtes-vous venue de Pékin ici ? En palanquin ! Vraiment ! En voilà de l'extravagance ! Allez, retournez en charrette, faites des économies ! »

Et la pauvre bonne vieille mère de l'empereur dut, après avoir subi cet ouragan de reproches, retourner à Pékin en charrette comme une vulgaire petite bourgeoise ! Et tout cela parce que la Nature l'avait gratifiée d'un fils plus chétif, plus faible, plus incomplet et plus inutile qu'une fille ! Elle en fit une maladie et mourut trois mois plus tard, et son fils, l'empereur, n'eut même pas la permission de suivre son cercueil et de porter son deuil !

J'étais alors parfaitement renseigné sur tout ce qui se passait au Palais d'Été. Je sus que l'empereur avait été complètement visité par le docteur Dethève, de la Légation de France, qui constata l'absence totale de testicules et le volume insuffisant du restant.

De ce moment, l'impératrice n'eut plus qu'un but : écarter et dégrader l'empereur et lui substituer un prince plus jeune et mieux constitué : un Pou !

Mais l'empereur n'était pas d'humeur à se laisser faire. Autoritaire, quoique respectueux, il avait rassemblé autour de lui tous les amis du progrès et des réformes. En un mois, à coups d'édits et de décrets, il abattit tout le vieux système, mit au rancart tous les vieux mandarins ancien style, s'entoura d'éléments jeunes et instruits, mais inexpérimentés, trop ardents, trop pressés, trop étourdis. On abolit, mais on ne sut que mettre à la place. L'anar-

chie commença à poindre ; les vieux, écartés, conspirèrent ; on fit croire à l'impératrice que le parti Jeune Chine en voulait à sa liberté et cherchait à jeter la Chine dans les bras de l'étranger.

Bref, le 20 septembre 1898, l'impératrice fit enfermer l'empereur et arrêter les principaux conseillers, dont six furent décapités sans jugement et deux parvinrent à gagner l'étranger.

La diplomatie européenne s'étant intéressée à l'empereur, on n'osa pas le faire disparaître ; mais des décrets publiés en son nom défirent tout ce qu'il avait fait, rétablirent tout ce qu'il avait aboli et firent revivre ce conservatisme farouche qui aviva la haine de l'étranger et conduisit au soulèvement des Boxers.

Le 24 janvier 1900, l'impératrice-douairière, régnant et gouvernant virtuellement au-dessus de la tête de Kwang-Hsu, fit proclamer prince héritier du Trône et successeur non de Kwang-Hsu, mais de Tong-tche, le prince Pou-Chun, — un Pou, celui-là, — né en 1886 et fils du fameux prince Tuan, le chef des Boxers. Mais ce prince héritier a été dégradé, en même temps que son père, par suite de l'affaire des Boxers et à la requête de l'Europe coalisée.

Aujourd'hui, il n'y a pas d'héritier présomptif ; l'empereur Kwang-Hsu est toujours sans postérité ; et l'impératrice-mère est la plus ardente, la plus infatigable, mais en même temps la plus prudente et la plus sage progressiste et réformatrice que puisse désirer la Chine.

Elle est autoritaire, elle est impatiente, elle est colérique, elle est tyrannique ; cela n'étonne pas les Chinois : toutes les mères, les belles-mères et les grand'mères, en Chine, aiment bien de montrer et de faire entendre qui elles sont.

Elle est vindicative, elle est cruelle, elle est implacable ; cela n'étonne pas les Chinois : jamais un souverain n'a laissé vivre quelqu'un qui voulait prendre sa place.

L'impératrice est une bonne Chinoise : elle a les défauts et les qualités des bonnes Chinoises, elle a, de plus, la sagesse, la prudence et l'amour du progrès, tempéré par le respect des traditions et des privilèges de la Dynastie.

On a dit, il y a quelques années, beaucoup de mal de l'impératrice-douairière.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'impératrice avait déjà près de 70 ans, et à 70 ans une Chinoise est archi-vieille.

Comme toute Chinoise condamnée à la reclusion dans le gynécée familial, l'impératrice aime beaucoup le théâtre et les fêtes ; et elle

ne s'est pas fait faute de profiter de la troupe d'acteurs — tous des eunuques — attachée au Palais.

Comme l'autre impératrice-douairière, celle de l'Est, morte en 1881, l'impératrice-douairière de l'Ouest a son eunuque préféré, et celui-là est une franche canaille que tout Pékin craint, hait et méprise, à cause de sa cruauté et de sa vénalité. Qu'est-ce que cet eunuque et jusqu'à quel point est-il eunuque ? On n'en sait rien. Il se nomme Li Lien-ying, mais le peuple l'appelle Pi-hsiao Li, Li le tanneur, parce qu'il était tanneur avant de devenir eunuque. Aucun mandarin ne peut entrer au Palais, lorsqu'il est appelé en audience, sans graisser, au préalable, la patte du tanneur. Gare à qui oublie ses étrennes à la nouvelle année ! Gare à qui lui déplaît !

Un jour, l'empereur le rencontra, dans le Palais, portant sur son chapeau le bouton d'un mandarin de 2^e classe. Fureur de l'empereur, qui lui arrache son chapeau et le piétine ! Le lendemain, Li le tanneur avait un nouveau chapeau et un nouveau bouton, et l'empereur recevait un savon de sa mère adoptive !

D'où vient l'attachement de cette noble dame pour ce vulgaire domestique ? on ne le sait pas. Li est d'ailleurs aussi vieux que sa maîtresse et il ne lui survivra certainement pas.

Il n'y a que les princes du sang qui peuvent employer des eunuques. L'empereur peut en employer 3,000. Les eunuques chinois ne sont pas châtrés : ils sont rasés, il ne reste rien. Lorsqu'on leur fait l'opération, ils ont l'habitude de racheter à l'opérateur, qui en est devenu propriétaire, et les revend un bon prix, leurs... parties essentielles, afin de ne pas renaître incomplets dans une vie future !

Je me suis étendu aussi longuement sur la position de l'impératrice, afin de bien faire comprendre que, en Chine, si la jeune fille est une marchandise, voire même un objet de contrebande, si la jeune épouse est un meuble utile, mais absolument méprisable et déconsidéré, la mère d'un fils devient de plus en plus sacrée au fur et à mesure que croît son enfant, et lorsque l'âge vient s'ajouter à son auréole maternelle, elle devient l'objet d'un respect si grand que, si elle a le bonheur de toucher aux degrés du Trône, elle peut être appelée à régner sur tout l'Empire.

Ce qui est vrai pour l'impératrice et l'Empire, l'est aussi pour la bourgeoisie et le cercle familial. La femme est reine si elle donne des fils ; elle n'est rien si elle est stérile !

Le mari peut répudier sa femme légitime : si elle est stérile ; si elle est lascive, médisante, voleuse, jalouse ; si elle a contracté une

maladie infectieuse ; enfin, si elle néglige ses beaux-parents.

Mais ces sortes de divorces sont très rares dans la bourgeoisie. D'abord, il y a la peur du « qu'en dira-t-on » ; puis, il faut ménager la susceptibilité des parents de la femme qui pourraient peut-être faire un procès et amener le mandarin à ruiner plaignant et accusé.

Si sa femme est stérile, le Chinois s'efforce d'épargner assez d'argent pour s'acheter une concubine. Si elle a des défauts, il se console en pensant que toutes les femmes sont les mêmes. Si elle est malade, il se dit que c'est sa destinée et il s'en inquiète peu. Il n'y a que le manque de respect aux beaux-parents qui peut amener de sérieuses complications.

Quant à l'adultère, le Chinois cherche autant que possible à le punir en cachette de concert avec une bande de parents et d'amis. On tue l'homme dans un endroit écarté ou bien on l'aveugle ou on le châtre. La femme, on la vend : c'est toujours autant de rat-trapé.

L'ignorance de la femme chinoise est phénoménale : à peine une sur mille sait déchiffrer quelques caractères parmi les plus usités. En arithmétique, elles connaissent à peine l'addition ; mais toutes connaissent la soustraction aussi bien que les hommes. En géographie et en histoire, c'est le néant complet. En revanche, en superstition elles dépassent la mesure et elles déteignent formidablement sur les hommes.

Elles ne manquent jamais de visiter tous les temples et d'acheter toutes les prières et les pronostics qu'on y vend ; elles n'oublient jamais de brûler de l'encens à tous les dieux, surtout à tous les diables. Ce sont elles qui apprennent aux enfants à craindre les blancs comme des démons et à se cacher la figure à leur approche.

Mais les superstitions, les tabous, méritent à eux seuls tout un livre. L'histoire de la dynastie mandchoue raconte gravement que dans les temps anciens une princesse mandchoue se baignait dans un ruisseau au sommet des montagnes blanches de la Mandchourie, quand tout à coup un oiseau céleste vint se poser sur sa tête. Neuf mois plus tard, elle donna le jour à celui qui devint le fondateur de la lignée dont naquit celui qui conquiert la Chine en 1644. C'est pour cela qu'on ne tue jamais les oiseaux qui viennent nicher sur les nombreux arbres de Pékin. Les corbeaux et les pies y sont en quantités innombrables.

Quant aux petits pieds des Chinoises, beaucoup de personnes ici s'imaginent que ce sont des pieds de Cendrillon. Hélas ! non. Le

ped est un membre tout à fait déformé, affreux à voir et, dit-on, horrible à sentir. Dès leur bas âge, les pieds des fillettes sont comprimés dans des bandelettes de coton, que l'on ne desserre que pour les reserrer davantage, et l'on force ainsi le talon à rejoindre la pointe du pied, laissant entre les deux une excavation. Ainsi déformées, les Chinoises marchent avec difficulté, comme si elles avaient des pieds de mouton.

Il paraît que lorsqu'elles ôtent les bandelettes et essayent de laisser revenir les pieds à l'état naturel, cela leur fait tellement mal qu'elles préfèrent garder leurs bandelettes et leurs petits pieds.

Il n'y a que les Chinoises qui ont l'habitude de se déformer les pieds. Les femmes mandchoues, dans le Nord, et les femmes Hakkas, à Canton, ont des pieds naturels.

Il y a maintenant une ligue, en Chine, instituée par les Européens et favorisée par l'impératrice-douairière, ayant pour objet l'abolition de cette coutume barbare, dont on ne connaît pas bien l'origine et le but pratique.

La commission qui est allée récemment en Europe se propose aussi de recommander l'affranchissement des majeurs, c'est-à-dire que l'esclavage continuerait comme auparavant, mais les esclaves deviendraient libres dès qu'ils atteindraient leur majorité !

Quant à la polygamie, les réformateurs n'en parlent pas !

Est-ce là tout ce que va faire l'homme chinois pour la femme chinoise ?

Va-t-il laisser la femme dans l'état d'abjecte infériorité où elle croupit aujourd'hui ?

Va-t-il conserver son harem sous le toit conjugal et admettre l'horrible esclavage des jeunes filles ?

Va-t-il continuer de tolérer le rapt, le trafic, la torture, l'avilissement, l'abrutissement, l'emprisonnement de celle qui crée, nourrit et élève ses fils ?

En ce cas, les réformes chinoises n'aboutiront pas à grand'chose.

Ce seront des réformes hypocrites, des réformes sur le papier ; on changera l'étiquette des flacons, mais le contenu restera le même.

Le Chinois se couvrira d'une nouvelle couche de vernis, il endossera un brillant uniforme moderne ; il s'assimilera nos sciences ; mais son caractère restera aussi vil, aussi grossier, aussi vicieux qu'auparavant, parce que le moule qui produit l'homme chinois sera resté aussi vil, aussi grossier, aussi vicieux qu'auparavant.

Pour que la Chine devienne une nation moralement grande,

moralement forte, digne d'estime et de confiance, il faut qu'elle réalise avant tout l'émancipation, l'éducation, l'épuration et l'élévation de la femme chinoise ; il faut que la femme, — jeune ou vieille, féconde ou stérile, riche ou pauvre, noble ou roturière, — soit libre, instruite, protégée et respectée ; il faut que la polygamie et l'esclavage domestique soient à jamais abolis ; il faut que le rapt, le trafic, le meurtre et la torture des femmes et des faibles soient rigoureusement punis.

Lorsque ces réformes auront eu lieu et que la femme aura été régénérée, elle formera des hommes qui, aux nombreuses qualités que possède déjà le Chinois aujourd'hui, joindront les vertus qui rendent une nation digne d'être estimée.

Cette conférence a été accompagnée de nombreuses projections lumineuses, montrant surtout la vie intime et les mœurs des Chinois.